

Mon histoire intime avec Moacyr¹

Jean-Marie Ozanne

Je ne suis pas sûr d'avoir eu envie de naître. Très clairement, je ne suis pas sûr d'avoir eu envie de sortir du ventre de ma mère.

Je suis né à midi, ma mère ne cesse de me le répéter, en ajoutant que j'ai donc accepté de quitter son ventre juste pour me mettre à table. Je sais que ça n'est pas vrai. Ce que je sais, c'est que j'ai consenti à sortir pour qu'on me raconte des histoires, le matin, le soir, à minuit ou à midi. Et ma mère fut, de ce point de vue, exceptionnelle. Elle m'a lu beaucoup, beaucoup, beaucoup d'histoires.

Et finalement, si je suis devenu libraire et éditeur, je le confesse: c'est pouvoir partir à la chasse aux histoires qui me donneraient autant d'émotions que celles ressenties dans ma jeunesse.

Bien sûr, j'en ai trouvé. Chez beaucoup d'éditeurs, chez beaucoup d'auteurs: grandes fenêtres ouvertes sur le monde, longs chemins parcourant les langues, des paysages de mots et des océans de phrases. Philip Roth, Maurice Sendak, Italo Calvino, Stefan Zweig, Alain Gluckstein, Joseph Roth, Georges Perec... Je pourrais remplir des pages et des pages avec des noms d'auteurs qui m'ont donné tant d'émotions. L'un d'eux occupe une place particulière: Moacyr Scliar.

Moacyr a été plusieurs fois édité en France. J'ai lu ses livres, ils m'ont enchanté. Enchanté, c'est-à-dire qu'ils ont chanté, pour moi, sans fin (ce n'est pas un chant clos), le récit mythologique de la vie. Moacyr, c'est à la fois Jean-Sébastien Bach, qui cisèle une fugue sur un clavecin de 5 octaves, c'est aussi Beethoven qui sculpte la masse sonore sur un piano de 7 octaves, tout autant que Messiaen, Varese, qui expérimentent l'inattendu sur des instruments dont on ne compte plus le nombre d'octaves.

J'étais présent, il y a quelques années, à la foire du livre de Rio. Je passe devant une salle de conférences vitrée. Le public est hilare, les gens se tordent de rire. Je suis surpris. C'est assez rare qu'un rire si bruyant fasse irruption dans un salon de livre. J'entre dans cette salle et j'observe l'individu qui provoque ces rires. Il ressemble à un anglais, il porte une veste en tweed, une cravate impeccable, une moustache non moins impeccable, un œil malin et l'autre tout autant. Comme je ne parle pas le brésilien, je ne comprends rien. Pour faire bonne figure, je souris bêtement chaque fois qu'il émet ce qui semble être une bonne blague. À un moment précis, je saisis enfin que ce monsieur, si chic, c'est Moacyr Scliar. Le grand Moacyr Scliar. Je m'en veux de ne rien comprendre à ce qu'il raconte, je m'en veux de ne pas avoir mieux étudié à l'école, j'en veux à mes parents de ne m'avoir jamais fait écouter la mélodie de la langue portugaise, j'en veux à la serre entière, j'en veux à

Moacyr Scliar de parler le portugais pour tous les autres et pas français pour moi tout seul, j'en veux à Philippe Poncet qui n'est pas présent...

Ce qui avait commencé comme une conférence et qui se terminait visiblement dans un chahut réjouissant prit fin. Moacyr fut entouré tout de suite par des quantités de gens. C'était agaçant. Qu'avaient-ils de si important à lui demander? J'ai donc dû patienter encore et encore. Quand, enfin, il se leva, je me suis précipité vers lui et lui ai demandé (en français): "Vous avez été beaucoup édité en France. Presque tous vos livres sont épuisés. Je serais très honoré si je pouvais vous publier. Mais pas comme le font les autres: un livre et basta. Non, vous suivre, suivre le chemin de votre oeuvre." J'avais dit cela en bloc. Je fus très étonné de sa réponse, en français: "d'accord."

Je sais maintenant que je suis devenu éditeur pour publier Moacyr Scliar (pas seulement lui, mais surtout lui). Bien sûr, tout ce que je raconte n'est ni universitaire, ni académique. Mais la littérature est importante par le chemin qu'elle emprunte en chacun de nous. Moacyr me fait découvrir des routes d'hier, d'aujourd'hui, des routes universelles. C'est une histoire intime.

Moacyr donne à voir. Mais pas comme les américains: il ne s'agit pas de "l'oeil de la caméra" si cher à Dos Passos. Il n'est jamais extérieur. Moacyr est son grand-père, arrivé par bateau au Brésil. Il est son père qui combat les Allemands sur la plage de Capão da Canoa. Il est aussi le médecin qui soigne sa soeur sur les hauts plateaux de la Cordillère des Andes, il est un "hobo" (homeless bohemian) dans un wagon dont le sol est recouvert de paille et d'os, il est centenaire et jument, il est sa mère qui raconte des histoires et veille à ce que ses enfants mangent suffisamment, il est Max, il est gaúcho et juif, il est drôle et sérieux, oeil et voix. Comme si Moacyr avait ce talent d'inventer une nouvelle caméra qui ne soit pas un objet extérieur à lui-même, située à la bonne distance. Bien entendu, toute la tradition de l'humour juif est convoquée. Distance, chère distance que nous livrent les histoires, pour mieux appréhender la vie.

¹ Os testemunhos de Jean-Marie Ozanne e Philippe Poncet surgiram de entrevistas cruzadas entre Jean-Marie Ozanne, editor, e Philippe Poncet, tradutor de Moacyr Scliar.